

Titel/Title: Le Sud global et la Shoah: perspectives littéraires de Michèle Maillet, de Nathacha Appanah et de Louis-Philippe Dalembert

Autor*innen/Author(s): Julia Borst, Natascha Ueckmann

Veröffentlichungsversion/Published version: Postprint

Publikationsform/Type of publication: Artikel/Aufsatz

Empfohlene Zitierung/Recommended citation:

Julia Borst, Natascha Ueckmann, Le Sud global et la Shoah: perspectives littéraires de Michèle Maillet, de Nathacha Appanah et de Louis-Philippe Dalembert, French Studies, Volume 75, Issue 2, April 2021, Pages 237–256, <https://doi.org/10.1093/fs/knab035>

Verfügbar unter/Available at:

(wenn vorhanden, bitte den DOI angeben/please provide the DOI if available)

<https://doi.org/10.1093/fs/knab035>

Zusätzliche Informationen/Additional information:

Accepted for publication in French Studies: <https://doi.org/10.1093/fs/knab035>

Contact: borst@uni-bremen.de

Le Sud Global et la Shoah: Perspectives Littéraires de Michèle Maillot, de Nathacha Appanah et de Loius-Philippe Dalembert

JULIA BORST¹ AND NATASCHA UECKMANN²

¹UNIVERSITÄT BREMEN

²MARTIN-LUTHER-UNIVERSITÄT HALLE-WITTENBERG

Ä

Notre étude porte sur des romans écrits par des écrivaines et des écrivains contemporains francophones du Sud global qui traitent de la Shoah et de la persécution des Juifs au vingtième siècle sous le régime nazi. Du point de vue de la critique décoloniale, nous analysons la manière dont ces textes conceptualisent une mémoire multidirectionnelle ('multidirectional memory'¹) qui révèle des perspectives non-européennes, qui, fréquemment, continuent d'être marginalisées et ignorées par un discours eurocentrique. Dans ce but, nous analysons trois romans, à savoir *L'Étoile noire* (1990) de Michèle Maillot (Martinique), *Le Dernier Frère* (2007) de Nathacha Appanah (île Maurice) et *Avant que les ombres s'effacent* (2017) de Loius-Philippe Dalembert (Haïti).

Ces romans s'inscrivent dans un courant qui consiste à fictionnaliser un événement historique, la Shoah, dont — remémorons-nous les illustres propos de Theodor W. Adorno — l'esthétisation a longtemps été considérée comme insupportable.² De tels textes de fiction sur la Shoah succèdent aux textes testimoniaux des survivants et leurs enfants et se substituent à 'la mémoire au sens strict',³ en créant des témoins fictifs dont l'authenticité est mise en scène dans l'univers de la fiction.⁴ Pourtant, en écrivant sur la Shoah et la persécution des Juifs sous la dictature nazie d'un point de vue non-occidental, les romans, en même temps, mettent en relation ce moment — reconnu le plus sombre de l'histoire européenne — avec l'expérience de la colonisation et de l'esclavage, pour évoquer une continuité de violence coloniale et raciste.

¹ Michael Rothberg, *Multidirectional Memory: Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization* (Stanford, CA: Stanford University Press, 2009), p. 6.

² Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature française au présent: héritage, modernité, mutations* (Paris: Bordas, 2008), p. 176.

³ Ibid., p. 190.

⁴ Voir Marie Bornand, *Témoignage et fiction: les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945–2000)* (Genève: Droz, 2004), p. 59; Annelise Schulte Nordholt, 'Introduction', in *Témoignages de l'après-Auschwitz dans la littérature juive-française d'aujourd'hui: enfants de survivants et survivants-FNjants*, dir. Annelise Schulte Nordholt (Amsterdam: Rodopi, 2008), pp. 7–14 (pp. 7 et 12); et Viart et Vercier, *La Littérature française au présent*, p. 176. Pour le débat sur le rapport entre témoignage et littérature dans la littérature des camps française, voir entre autres Viart et Vercier, 'La Littérature des camps', in *La Littérature française au présent*, pp. 172–92; et *Des témoins aux héritiers: l'écriture de la Shoah et la culture européenne*, dir. Luba Jurgenson et Alexandre Prstojevic (Paris: Pétra, 2012).

Whose memories matter?

Les histoires de personnes noires et d'autres groupes non-occidentaux retraçant le vécu dans les camps de concentration national-socialistes représentent, jusqu'à nos jours, un sujet abordé avec hésitation dans le discours public et académique.⁵ Souvent, elles ne figurent qu'en marge de recherches et les projets qui visent à reconstituer la vie des personnes noires dans les camps sont rares.⁶ Pourtant, l'idée de Paul Gilroy, selon laquelle une absence de dialogue entre Juifs et Noirs 'weakens our understanding of what modern racism is', nous inspire ici pour analyser des états de conscience de douleur et de résistance dans les textes littéraires d'écrivaines et écrivains du Sud global.⁷ Ces derniers ne font pas seulement de la Shoah un sujet central mais la racontent, en même temps, du point de vue de ceux qui continuent d'être marginalisés par une historiographie plutôt eurocentriste.⁸

La présence de la Shoah dans l'écriture du Sud global provincialise la perspective européenne sur la Seconde Guerre mondiale et élargit ce chapitre de l'histoire à d'autres récits qui enchevêtrent les histoires occidentales, coloniales et postcoloniales afin de dévoiler d'autres perspectives sur des événements dont nous pourrions penser déjà tout savoir et, par conséquent, réaliser ce que la critique décoloniale appelle 'decolonial epistemic disobedience', à savoir 'the production of knowledge in the form of the Global South speaking to Western epistemologies'.⁹

Le concept de *multidirectional memory* de Michael Rothberg, combinant les études postcoloniales et celle de l'Holocauste et s'inscrivant dans une tendance actuelle à étudier les histoires croisées de la Shoah et du colonialisme,¹⁰ aide à mieux comprendre la contribution des textes du Sud global à la mémoire collective de la

⁵ Voir Aram Ziai, 'Einleitung. Unsere Form in Zhengistan — Zur Notwendigkeit postkolonialer Perspektiven in der Politikwissenschaft', in *Postkoloniale Politikwissenschaft. Theoretische und empirische Zugänge*, dir. Aram Ziai (Bielefeld: Transcript, 2016), pp. 11–24 (p. 12).

⁶ Par exemple, un projet actuel qui vise à reconstruire des biographies africaines et afro-allemandes sous la dictature nazie: KZ-Gedenkstätte Neuengamme et al., 'Verflechtungen — Koloniales und rassistisches Denken und Handeln im Nationalsozialismus', 2018, <http://www.verflechtungen-kolonialismus-nationalsozialismus.de/files/PDF/NG_Verflechtungen_Bildungsmaterialien.pdf> [consulté le 4 janvier 2021].

⁷ Paul Gilroy, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness* (London: Verso, 1993), p. 213. Voir également Paul Gilroy, *Between Camps: Nations, Cultures and the Allure of Race* (Londres: Routledge, 2000). Déjà en 1951 Hannah Arendt avait constaté dans *The Origins of Totalitarianism* (New York: Meridian, 1962) que le nazisme est une conséquence de l'impérialisme.

⁸ Voir Zygmunt Bauman, *Modernity and The Holocaust* (Ithaca, NY: Cornell University Press, 2000), et Daniel Levy et Natan Sznaider, *Erinnerung im globalen Zeitalter. Der Holocaust* (Frankfurt a.M.: Suhrkamp, 2007). Quand nous parlons du Sud global, nous suivons l'argumentation de Françoise Vergès selon laquelle le concept du 'Sud' ne se réfère à 'a geographical space but rather a historical site of the dispossessed'; Françoise Vergès, 'Wandering Souls and Returning Ghosts: Writing the History of the Dispossessed', in *Nœuds de mémoire: Multidirectional Memory in Postwar French and Francophone Culture*, dir. Michael Rothberg, Debarati Sanyal et Max Silverman (= numéro spécial de *Yale French Studies*, 118/19 (2010)), pp. 136–54 (p. 136). Voir également Boaventura de Sousa Santos, Sara Araujo et Maíra Baumgarten, 'As epistemologias do Sul num mundo fora do mapa', *Sociologias*, 18.43 (2016), 14–23 (p. 16).

⁹ Ramaswami Harindranath, 'The View from the Global South: An Introduction', *Postcolonial Studies*, 17.2 (2014), 109–14 (p. 111). Voir Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference* (Princeton: Princeton University Press, 2007), et Walter D. Mignolo, 'Epistemic Disobedience, Independent Thought and De-Colonial Freedom', *Theory, Culture & Society*, 26.7–8 (2009), 159–81 (pp. 165–66).

¹⁰ Voir Steffen Klävers, *Decolonizing Auschwitz? Komparativ-postkoloniale Ansätze in der Holocaustforschung* (Berlin: De Gruyter, 2019), pp. 25, 469.

Shoah. Rothberg propose une recherche transnationale et interdisciplinaire des mémoires blessées et examine dans quelle mesure

the emergence of Holocaust memory on a global scale has contributed to the articulation of other histories — some of them predating the Nazi genocide, such as slavery, and others taking place later such as the Algerian War of Independence [...] or the genocide in Bosnia during the 1990s.¹¹

Il argumente que la coïncidence de la mémoire du colonialisme, de l'esclavage et de l'Holocauste ne doit pas donner lieu à une compétition entre différentes histoires de victimisation se confrontant dans le discours public, mais au contraire, doit établir une dynamique interculturelle de mémoire multidirectionnelle.¹²

Surgissent ainsi des 'nœuds de mémoire', lieux de 'ongoing negotiation, cross-referencing, and borrowing' et qui, dévoilant de multiples passés traumatisants dans le présent, sont capables de créer de nouvelles formes de solidarité et de justice.¹³ À cet égard, sans niveler les spécificités historiques de la Shoah et d'autres événements de violence génocidaire ou coloniale, Rothberg suggère de comprendre la mémoire globale de la Shoah comme quelque chose qui ne devrait pas nuire à d'autres histoires de victimes mais qui pourrait servir à leur articulation et à une interaction productive dans un monde encore marqué par les conséquences de la Shoah et de la décolonisation.¹⁴ Dans ce contexte, Gilroy affirme à juste titre qu'en étudiant les relations entre ces histoires on ne nie pas la singularité de l'Holocauste mais, plutôt, tire profit d'une discussion de différentes horreurs. L'intention de décloisonner les études de l'Holocauste et les études postcoloniales fait mieux comprendre 'the way that modernity operates [...] and perhaps most importantly [...] the ideologies of humanism with which these brutal histories can be shown to have been complicit'.¹⁵

Reprenant et élargissant les idées de Rothberg, Françoise Vergès vise à jeter un regard critique sur l'inégalité qui caractérise ce régime global de mémoire qui commémore la Shoah mais marginalise les traumatismes historiques subis par ceux qu'elle appelle les *dispossessed* et pour lesquels l'inhumanité, la dépersonnalisation et le racisme sont, en fait, la règle et non l'exception.¹⁶ Partant de cette critique, elle

¹¹ Rothberg, *Multidirectional Memory*, p. 6.

¹² *Ibid.*, p. 2.

¹³ *Ibid.*, pp. 3–5, 23.

¹⁴ Michael Rothberg, 'Introduction: Between Memory and Memory. From *Lieux de mémoire* to *Nœuds de mémoire*', in *Nœuds de mémoire*, dir. Rothberg, Sanyal et Silverman, pp. 3–12; Michael Rothberg, 'L'Holocauste et l'imagination comparative: interview réalisée par Fransiska Louwagie et Pieter Vermeulen', in *Témoigner entre histoire et mémoire: revue internationale de la Fondation Auschwitz*, 106 (2010), <https://www.auschwitz.be/images/_bulletin_trimestriel/106-rothberg.pdf> [consulté le 4 janvier 2021], pp. 151–67 (p. 164); Michael Rothberg, 'Between Auschwitz and Algeria: Multidirectional Memory and the Counterpublic Witness', *Critical Inquiry*, 33.1 (2006), 158–84 (p. 182). Voir également dans ce contexte Serge Bilé, *Noirs dans les camps nazis* (Monaco: Éditions du Rocher, 2016), et *Noirs dans les camps nazis* (dir. Serge Bilé, 1995), <<https://www.youtube.com/watch?v=YGzKPdu6TCw&feature=youtu.be>> [consulté le 4 janvier 2021]. Voir Ziai, 'Einleitung', p. 13.

¹⁵ Gilroy, *The Black Atlantic*, pp. 217 et 214.

¹⁶ Vergès, 'Wandering Souls and Returning Ghosts', pp. 136, 148. Voir également l'argument de James Baldwin qui affirme que 'Jewish history, whether or not one can say it is honored, is certainly known: the black history has been blasted, maligned and despised'; James Baldwin, 'Negroes Are Anti-Semitic Because They're Anti-White', *The New York Times*, 9 avril 1967, <<https://archive.nytimes.com/www.nytimes.com/books/98/03/29/specials/baldwin-antisem.html>> [consulté le 4 janvier 2021]; et Ziai, 'Einleitung', p. 17.

pose la question provocatrice: 'Whose memories matter?'. Celle-ci est mise en scène par les romans choisis, car, en dévoilant des relations entre le colonialisme et la Shoah, ils tissent des liens entre ces traumatismes historiques et visent à jeter un regard multidirectionnel sur la Shoah pour rendre possible une mémoire partagée qui tienne compte de la complexité rhizomatique des histoires.¹⁷

En étudiant les mises en relation de la Shoah et d'autres traumatismes historiques et surtout coloniaux qui révèlent une continuité de violence dans l'histoire, les trois romans examinés nous rappellent une critique de la modernité occidentale qui situe celle-ci dans un contexte de colonialité, d'hégémonie et de racisme et qui considère la violence raciste en tant que 'côté sombre' de cette même modernité.¹⁸ Une telle critique affirme que celle-ci est à l'origine des moments historiques de violence excessive institutionnalisée et d'inhumanité que sont le colonialisme, l'esclavage et la Shoah, qui n'en demeurent tous pas moins exceptionnels de par l'intensité de la souffrance qui a marqué leurs sites singuliers. Aimé Césaire, cofondateur du courant littéraire et politique de la Négritude, a déjà révélé la nécessité de reconnaître les liens entre ces traumatismes singuliers en 1955 dans son *Discours sur le colonialisme*, il y démasque le 'pseudo-humanisme' européen en soulignant que la déshumanisation de l'Autre représente une continuité de l'histoire occidentale:

ce qu'il [le bourgeois du vingtième siècle] ne pardonne pas à Hitler, [...] c'est le crime contre l'homme blanc, [...] et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'à ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique.¹⁹

Sur ce fond théorique, nous analysons la mise en relation par les romans étudiés de l'histoire du génocide juif avec des enjeux coloniaux ou postcoloniaux. En général, suivant l'argumentation de Lisa Garbus dans son analyse comparative de *Beloved* (Toni Morrison) et *Sboah* (Claude Lanzmann), la littérature sort du lot des documents retraçant des événements traumatiques 'because it's about what it means to live in a world of language and to encounter what is inassimilable by language [...]'. Literature goes [...] to the place of trauma.²⁰ En même temps, grâce à son imagination métaphorique, '[which] allows for the perception of similarities and differences, repetitions and transformations',²¹ le texte littéraire, à la différence de l'historiographie ou de la sociologie, est notamment censé mettre en scène ce que Max Silverman appelle une 'mémoire palimpseste' ou une 'mémoire-monde'.²² Par là, celui-ci désigne des histoires interconnectées entre le colonialisme et la Shoah dont les liens peuvent se manifester grâce au processus

¹⁷ Vergès, 'Wandering Souls and Returning Ghosts', p. 140; Rothberg, *Multidirectional Memory*, p. 15.

¹⁸ Walter D. Mignolo, *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options* (Durham, NC: Duke University Press, 2011).

¹⁹ Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme, suivi de Discours sur la Négritude* (Paris: Présence africaine, 2004), p. 14. Voir Klävers, *Decolonizing Auschwitz?*, pp. 34–37.

²⁰ Lisa Garbus, 'The Unspeakable Stories of *Sboah* and *Beloved*', *College Literature*, 26.1 (1999), 52–68 (p. 53).

²¹ Max Silverman, 'Interconnected Histories: Holocaust and Empire in the Cultural Imaginary', *French Studies*, 62.4 (2008), 417–28 (p. 426).

²² Max Silverman, *Palimpsestic Memory: The Holocaust and Colonialism in French and Francophone Fiction and Film* (New York: Berghahn, 2013); Silverman, 'Interconnected Histories', p. 421. Voir aussi Bryan Cheyette, *Diasporas of the Mind: Jewish and Postcolonial Writing and the Nightmare of History* (New Haven: Yale University Press, 2013), et Stef Craps, *Postcolonial Witnessing: Trauma out of Bounds* (Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2013).

créatif du texte littéraire et à ses frontières floues entre imagination, mémoire et histoire. Dans ce contexte, Silverman a recours à la notion de génération de la ‘postmémoire’ de Marianne Hirsch dont le lien avec le passé per se ‘is thus not actually mediated by recall but by imaginative investment, projection, and creation’.²³ Selon Silverman, cela fait surgir des traces (des représentations) d’autres événements traumatiques dans les narrations — autant de la Shoah que du colonialisme —, ce qui approfondit notre compréhension historique en tissant des liens et des continuités entre ces traumatismes sans établir une nouvelle hiérarchie entre ceux-ci.²⁴

Perspectives littéraires du Sud global sur la Shoah

Le premier roman qui établit dans son épilogue une relation entre l’esclavage, les révoltes aux Antilles à la fin du dix-huitième siècle et ‘les fantômes qui errent parmi les ruines du Ghetto de Varsovie’, est *La Mulâtresse Solitude* (1972) d’André Schwarz-Bart, écrivain antillais d’adoption, d’origine polonaise.²⁵ En 1990, le chanteur franco-ivoirien John William publie son autobiographie *Si toi aussi tu m’abandonnes*. . . où il raconte, entre autres, sa déportation au camp de concentration de Neuengamme.²⁶ Dans cette tradition des textes littéraires ou autobiographiques, qui relie le sujet de la Shoah et la violence coloniale, nous avons vu paraître ces dernières années des romans écrits par des auteurs du Sud global n’étant pas des témoins directs de ces événements, parmi eux: Michèle Mailet, Nathacha Appanah et Louis-Philippe Dalembert.²⁷

La question directrice qui guidera nos analyses est de découvrir dans quels contextes, en relation à quels sujets et à travers quels narrateurs la Shoah est racontée. Nous allons voir que les romans se montrent à plusieurs égards ‘désobéissants’ — pour utiliser un terme de Walter Mignolo — à l’hégémonie de l’historiographie et la culture de la mémoire occidentale: ils ne révèlent pas seulement les effets de la Shoah ni ne s’arrêtent aux frontières européennes, ni n’épargnent ceux venus d’ailleurs. Mais ils revisitent surtout le contenu de l’archive, donc notre connaissance

²³ Marianne Hirsch, ‘The Generation of Postmemory’, *Poetics Today*, 29.1 (2008), 103–28 (p. 107).

²⁴ Silverman, ‘Interconnected Histories’, p. 428. D’autres approches soutiennent même que le croisement artistique du passé colonial avec la Shoah empêche tout *silencing* de celui-là en employant un artifice judicieux pour relocaliser et visibiliser les perspectives marginalisées du Sud global dans une mémoire à l’échelle mondiale. Voir par exemple Nadège Veldwachter, ‘L’Étoile noire de Michelle Mailet: traces mémorielles de l’esclavage dans les camps nazis’, *Études littéraires*, 46.1 (2015), 51–64 (p. 53); William F. S. Miles, ‘Third World Views of the Holocaust’, *Journal of Genocide Research*, 6.3 (2004), 371–93 (p. 371); et Vergès, ‘Wandering Souls and Returning Ghosts’, pp. 140–43.

²⁵ André Schwarz-Bart, *La Mulâtresse Solitude* (Paris: Seuil, 1972), p. 140.

²⁶ John William, *Si toi aussi tu m’abandonnes*. . . (Paris: Cerf, 1990).

²⁷ En abordant le sujet de la Shoah tout en n’étant pas des témoins de l’époque, ces auteurs s’inscrivent dans une tendance féconde d’une génération d’auteurs contemporains qui se réorientent vers cette thématique et la relie avec d’autres sujets et régions du monde: des auteurs français ou francophones comme Soazig Aaron (*Le Non de Klara*, 2002), Boualem Sansal (*Le Village de l’allemand, ou le journal des frères Schiller*, 2008), Laurent Binet (*HHhH*, 2009), Yannick Haenel (*Jan Karski*, 2009) ou Olivier Guez (*La Disparition de Josef Mengele*, 2017), de même que ceux d’autres pays, comme Michelle Cliff (*Abeng*, 1984, Jamaïque), Anita Desai (*Baumgartner’s Bombay*, 1988, Inde), Nancy Huston (*The Mark of the Angel*, 1999, Canada), Affinity Konar (*Mischling*, 2016, États-Unis) ou des auteurs allemands comme W. G. Sebald (*Austerlitz*, 2001), Monika Held (*Der Schrecken verliert sich vor Ort*, 2012) ou Takis Würger (*Stella*, 2019).

de l'événement historique, en ajoutant une nouvelle perspective qui insiste sur la nécessité de reconnaître différents traumatismes de l'histoire, une reconnaissance qui doit s'effectuer en termes de continuité et de mise en relation.

L'Étoile noire de Michèle Maillat et l'expérience concentrationnaire noire

Michèle Maillat est une écrivaine née en 1948 en Martinique. Au centre de son roman principal *L'Étoile noire* (1990) se trouve une jeune femme de vingt-cinq ans, Sidonie Hellénon, née en Martinique, vivant à Bordeaux où elle est 'moitié étudiante, moitié employée de maison'.²⁸ La jeune femme, qui envisage de devenir médecin, vit et travaille chez les Dubreuil, une famille juive, riche et sans enfants, qui avait vécu longtemps en Martinique. Mais en 1943 — lors d'une rafle — la famille juive ainsi que Sidonie et ses jumeaux âgés de cinq ans sont arrêtés et déportés. C'est dans des camions et des trains de marchandises que commence le long voyage de l'extermination qui mènera Sidonie d'abord à Auschwitz en Pologne, puis à Ravensbrück en Allemagne. La fin du roman suggère que Sidonie est déportée au camp d'extermination de Mauthausen où elle trouvera la mort. À leur arrivée à Auschwitz, Désiré, son fils, lui est enlevé, tandis que Nicaise, sa fille, meurt. Pendant le transit et dans tous ces camps de la mort, Sidonie se souvient de ses racines martiniquaises, du soleil et des coutumes vivaces de son île comme les chants, le carnaval et la cuisine créole. Elle invoque notamment la mémoire de ses ancêtres africains, réduits à l'esclavage et révoltés, qui ont survécu à des siècles d'oppression. Avec l'aide de ce fond spirituel et cet arrière-plan culturel qui la placent dans une tradition de 'révolte noire' contre toute sorte d'oppression, Sidonie trouve le courage de lutter de toutes ses forces contre l'anéantissement, la folie et la souffrance qui l'entourent. Ce qu'il reste à la fin, c'est son journal qui sera remis à sa mère — témoignant de la déportation et de la persécution des personnes noires par les nazis — et l'espoir que son fils Désiré ait survécu et lise un jour le carnet de sa mère. À la fin, Sidonie souligne son espoir que Désiré aura réchappé à la mort: 'Tandis que mon soleil s'éteint tout doucement sur la terre allemande, je sens, je suis sûre, qu'en Pologne, ma vie continue en Désiré. Je m'en vais, mais mon fils est toujours vivant. Par lui, je serai sauvée' (EN, p. 219).

L'Étoile noire n'est pas le témoignage autobiographique d'une survivante, mais un texte littéraire sous forme de journal intime fictif et de roman épistolaire. À travers des entretiens avec des survivants et des documents historiques, Maillat y a reconstruit la déportation, la souffrance et les stratégies de résistance d'une femme noire dans des camps de concentration. Ainsi, selon Christina Opper, l'écrivaine n'écrit pas seulement une 'French-Caribbean neo-slave narrative', mais 'creatively composes a new genre: the French-Caribbean Black Holocaust Novel'.²⁹ Le récit

²⁸ Michèle Maillat, *L'Étoile noire* (Paris: Oh! Éditions, 2006 [1990]), p. 31; dorénavant abrégé EN.

²⁹ Christina Opper, '(Re)Writing 20th-Century Slavery: Michelle Maillat's *L'Étoile noire*', in *Postcolonial Slavery: An Overview of Colonialism's Legacy*, dir. Charlotte Baker et Jennifer Jahn (Newcastle-upon-Tyne: Cambridge Scholars Publishing, 2009), pp. 86–107 (p. 91). Voir Renée Larrier, 'Témoignage et résistance: l'Holocauste et l'esclavage dans *L'Étoile noire*', in *Elles écrivent des Antilles. ...: Haïti, Guadeloupe, Martinique*, dir. Suzanne Rinne et Joëlle Vitiello (Paris: L'Harmattan, 1997), pp. 275–83, et Veldwachter, '*L'Étoile noire* de Michelle Maillat', p. 52.

fictif témoigne de deux mémoires blessées de l’oppression résultant de l’esclavage transatlantique et des camps concentrationnaires nazis. C’est pourquoi le récit illustre de façon exemplaire des ‘nœuds de mémoire’ multidirectionnels. Sidonie, le personnage fictif, s’inscrit dans deux mémoires parallèles: ‘Black and Jewish memories of suffering’.³⁰ Elle devient ‘le porte-parole des déportés et des esclaves’,³¹ puisqu’elle est une victime de la violence nazie et également une descendante du passage du milieu: ‘Sidonie writes her diary in two directions simultaneously, both forward into the present of her internment and backward into her Antillean and slavery past, whose memories she attempts to reconstruct.’³² Ainsi, nous trouvons ‘une nouvelle carte du génocide qui, au lieu d’une topographie dont le cœur s’ancre en Europe, prend une forme tentaculaire, au-delà de l’océan Atlantique pour s’arrimer à des rivages restés dans l’ombre de l’histoire’.³³

L’expérience concentrationnaire et le passé de l’esclavage risquent d’être oubliés; ainsi, le journal intime de Sidonie sert à mémoriser et à témoigner du vécu: ‘Ma trace écrite, c’est mon carnet’ (*EN*, p. 169). Le carnet se présente comme un signe de liberté intérieure et fonctionne en tant que testament pour les générations à venir:

Je ne verrai plus mes enfants, je le sais. [...] Je veux exprimer mon refus. Je veux dire à mes enfants, aux enfants de mes petits-enfants, qu’il est toujours possible d’être libre. [...] Sous le tissu de ma chemise infâme, [...] je sens la couverture de moleskine de mon petit carnet. (*EN*, pp. 148–49)

Le carnet est un appel à la résilience et à la résistance. Sarah Phillips Casteel postule même que ‘the Holocaust enables the adolescent Caribbean/diaspora subject to explore the slavery past’ puisque ‘the Holocaust unlocks the memory of slavery and performs a decolonizing function’.³⁴ La déportation dans des trains de marchandises rappelle l’expérience des ancêtres de la déportation dans des bateaux négriers (*EN*, p. 83). Et le tatouage d’un triangle, suivi des lettres N pour ‘le mot en N’ (*EN*, p. 172), représente un retour à la pratique esclavagiste du marquage au fer (*EN*, p. 170). La violence concentrationnaire met la protagoniste en contact avec la mémoire de l’esclavage, une mémoire qui était largement tabouisée dans sa famille antillaise ainsi qu’à l’école.

Les parents de Sidonie — Socrate Coulange, ‘descendant de békés’ et Victoire Hellénon, ‘haute-négresse’ (*EN*, p. 143) — lui ont conseillé, lors de son départ en France en 1936, de se marier avec un ‘Français de France’ (*EN*, p. 39). Au début, Sidonie suit les règles dictées par ses parents: elle tombe amoureuse de Jean, un blanc, pharmacien français qui, au moment où elle tombe enceinte, l’abandonne.

³⁰ Sarah Phillips Casteel, *Calypto Jews: Jewishness in the Caribbean Literary Imagination* (New York: Columbia University Press, 2016), p. 216. Voir aussi *Mémoire juive, mémoire nègre, deux figures du destin*, dir. Roger Toumson et al. (Châteauneuf-le-Rouge: Vents des îles, 1998).

³¹ Émilie Patrie, ‘Esclavage et nazisme: expérience concentrationnaire et résonances de la mémoire de l’esclavage dans *L’Étoile noire* de Michelle Maillet’, in *Esclavages et littérature: représentations francophones*, dir. Christiane Chaulet Achour (Paris: Classiques Garnier, 2016), pp. 97–112 (p. 98).

³² Phillips Casteel, *Calypto Jews*, p. 223.

³³ Veldwachter, ‘*L’Étoile noire* de Michelle Maillet’, pp. 58–59.

³⁴ Phillips Casteel, *Calypto Jews*, pp. 206, 222.

En outre, Sidonie évite les contacts avec des personnes d'ascendance africaine vivant en France, comme elle l'avoue dans une lettre à sa mère en 1936: 'Il y a avec moi, à l'école d'infirmières, une Guadeloupéenne et deux Africaines, mais je ne les fréquente pas, cela n'aurait pas plu à papa. . .' (EN, p. 47). Pourtant, face aux persécutions du régime de Vichy et à la violence du fascisme, ces coordonnées — qu'elle hérite de sa famille et qui s'orientent vers la France métropolitaine — échouent totalement. Au fil du roman, la protagoniste change profondément: la jeune femme assimilée et aliénée à sa propre histoire afrocaribéenne se transforme en une femme résistante, une révoltée. Sidonie se situe de plus en plus au sein d'une communauté de femmes afrodescendantes venant du Sénégal, de la Martinique, des États-Unis et de l'Océan indien. Son assimilation du passé se métamorphose en ce que l'on pourrait appeler une 'Négritude vécue'. Ainsi, on comprend bien pourquoi le roman dispose d'une dédicace particulière. Le texte est en effet introduit par un extrait du recueil *Pigments Névralgies* (1937) de Léon-Gontran Damas, cofondateur guyanais du mouvement de la Négritude. Les vers du poème 'Il n'est plus bel hommage' soulignent la relation entre la capacité de tendresse et la capacité de survie, et cette image humaniste sert de fil conducteur au roman.

L'Afroaméricain Carol, la Malgache Éloïse, la Sénégalaise Aglaé et la Martiniquaise Sidonie s'unissent dans une communauté de destin dans le roman:

Carol, Éloïse, Aglaé et moi, nous avons envie de rester ensemble, car à la différence des autres femmes rassemblées dans ce camp, nous avons déjà, au fond de nos mémoires ancestrales, un passé d'esclaves. Ce passé commun nous permet de survivre, et, au fond de nous, nous le savons, il y a, intimement attachés à nos personnalités, un Nègre soumis et un Nègre rebelle. Lequel des deux prendra le pas sur l'autre? (EN, p. 180).

Cette solidarité noire contraste avec le début du roman, où la protagoniste s'est éloignée consciemment de ses condisciples africaines et caribéennes. L'affirmation de sa propre descendance afrocaribéenne se montre nettement quand, dans le camp des femmes, elle se situe dans une généalogie noire qui, à travers les différents personnages, englobe l'Afrique ainsi que sa diaspora. On voit même les traces d'un 'savoir noir' de la Shoah — représenté par le carnet de Sidonie — faire un voyage transatlantique de l'Europe aux Caraïbes, rappelant le *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) de Césaire. À Ravensbrück, il y a une 'réunion secrète' (EN, p. 206) des femmes afrodescendantes, tout près des latrines, pour ne pas attirer les regards indiscrets:

Aglaé nous manque, notre jeune amie du Sénégal. Pauvre petite Aglaé [. . .] qui nous avait tant parlé de son île au triste passé: Gorée. [. . .] Carol entame un chant d'église, un chant noir, profond, qui nous ramène à la Gorée d'autrefois. Elle m'a dit que cela s'appelle un gospel. Nous murmurons avec elle, répétons après elle. *Nobody knows the trouble I've seen*, [. . .] Qu'ai-je à donner à ces autres femmes? Mon passé, ma négritude? Je les découvre chaque jour davantage dans cette ville de fous où mon avenir bute sur la cruauté humaine, où nous sommes toutes les esclaves de cette folie. [. . .] Une pluie providentielle s'abat sur le camp. Je me mets à danser et chanter de joie: *Ba moïn an ti bo, deux ti bo, trois ti bo, doudou*. . . Nous nous serrons les unes contre les autres, nous embrassant et pleurant à la fois. (EN, pp. 207–09)

Ces femmes afrodescendantes se réunissent au camp pour partager dans des langues et des religions différentes leur douloureuse histoire commune. La référence aux chants religieux des Africains soumis à l'esclavage aux États-Unis entrecroise la Shoah à l'esclavage afin d'en établir un dialogue intermémoriel. Phillips Casteel parle d'un processus de 'decolonization and reafrikanization' auquel la protagoniste est soumise: 'Sidonie's contact with Jewishness and the Holocaust has a decolonizing effect, prompting her to reconsider her parents' colorist and assimilationist ideology and reconnecting her with a deeply repressed slavery past.'³⁵

Non seulement la revendication de son héritage afrocaribéen, mais aussi la puissance de la langue créole se manifestent à des moments clés où Sidonie parle, chante ou entend des paroles en créole: par exemple, quand elle cherche son fils à Auschwitz, elle chante 'une comptine enfantine' (EN, pp. 123–24); quand elle est sauvée des soldats allemands par des mots en créole qui lui indiquent un refuge au camp (EN, pp. 120–30); quand elle donne une leçon à Rose-Adélaïde, une béké guadeloupéenne, qui — bien qu'elle fasse partie des déportés — essaie de dénoncer Sidonie, car 'malgré l'horreur qui nous lamine toutes, le racisme subsiste' (EN, p. 197); ou quand elle chante pour sa copine Anastasie 'cette vieille cantate créole' (EN, p. 211), pour qu'elle guérisse d'une fièvre. Le créole se transforme en une ressource à l'intérieur de Sidonie. Elle constate:

Ce créole interdit aux Antilles m'est permis à Ravensbrück. Ici, c'est ma seule liberté, avec mon carnet. Merci, Agénor, de m'en garder une mémoire si fidèle. La mémoire de ton peuple de Nègres résistants, de Nègres marrons! Aucun exorcisme allemand ne m'en débarrassera. (EN, p. 181).

Par conséquent, l'héritage afrocaribéen intériorisé devient un refuge imaginaire. La sensibilité et l'identification de Sidonie à l'expérience historique de l'esclavage, sa 'conscience raciale', deviennent une stratégie pour faire face à sa situation dévastatrice.³⁶ Elle se souvient des souffrances et des résistances du passé, ce qui l'aide à supporter le plus dignement possible la violence quotidienne et à garder son humanité. Phillips Casteel résume ainsi: 'in Sidonie's Holocaust testimony, the deep memory of slavery is a source of inspiration, identity, and strength rather than a memory from which she must protectively try to dissociate herself'.³⁷

Tous ces exemples révèlent l'affirmation explicite de l'héritage africain et la prise de conscience de Sidonie de sa culture créole, surtout au niveau de la parole. L'usage du créole devient un moyen de résistance dans un endroit où règnent l'injustice, l'inhumanité, l'arbitraire, la mort, la dépersonnalisation, le racisme et l'effacement de toute individualité. Tandis que le pouvoir colonial a fait taire la langue des marginalisés en la dévaluant, le roman de Maillet qui traite de la Shoah la ranime. L'utilisation persistante du créole et la revitalisation de l'héritage

³⁵ Phillips Casteel, *Calypto Jews*, pp. 230, 225.

³⁶ Larrier, 'Témoignage et résistance', p. 327.

³⁷ Phillips Casteel, *Calypto Jews*, p. 225.

afrodescendant dans ce roman concentrationnaire relie la violence du fascisme à la violence historique contre les Africaines soumises à l'esclavage.

Le Dernier Frère' de Nathacha Appanah et les traces de la Shoah dans l'Océan indien

Nathacha Appanah est née en 1973 à Mahébourg à l'île Maurice dans une famille qui descend d'engagés indiens; elle réside en France depuis 1998. Auteure de six livres, elle compte parmi une nouvelle génération d'écrivains mauriciens qui déconstruit le cliché exotique et idyllique de l'île propagé par certains de ses prédécesseurs. Celle-ci se tourne vers une représentation plus réaliste et plus nuancée, mettant à nu les espaces marginaux et les tensions sociales du passé et du présent.³⁸ Dans le roman *Le Dernier Frère*, publié en 2007 et succès de librairie, Appanah raconte l'histoire de Raj, un enfant mauricien qui, après avoir perdu ses deux frères Anil et Vinod dans un orage mortel, se lie d'amitié avec un garçon juif, David, qui l'aide à faire face à sa solitude en tant que seul frère survivant. L'écrivaine y aborde un sujet de l'histoire mauricienne peu connu.³⁹ David vit dans une prison pour réfugiés juifs qui, ayant échoué à atteindre la Palestine, ont été confinés à l'île Maurice par les Britanniques, l'île Maurice étant alors leur colonie et la Palestine sous mandat britannique. Au début du roman, le narrateur Raj, homme âgé, est hanté par un rêve bouleversant où il revoit David, mort depuis longtemps. Ce rêve le fait aller, pour la première fois, au cimetière où son ami est enterré, ce qui déclenche un flux de mémoire qui, au cours du roman, reconstitue la rencontre aléatoire des deux enfants et leur amitié qui en naît. Cette rencontre trouve une fin tragique dans le décès de David qui, s'étant enfui de la prison à l'aide de Raj, meurt, affaibli, des suites d'une fièvre.

Tandis que Maillet adopte la perspective du sujet interné, Appanah choisit une autre approche: c'est l'enfant mauricien colonisé, qui nous raconte de son point de vue l'histoire de l'enfant juif. Cela a plusieurs effets: d'abord, la mise en fiction du regard naïf de l'enfant est, selon Mechthild Barth, capable de réinterpréter des événements historiques dont nous croyons tout savoir et de démasquer des faits autrement ignorés — surtout s'il s'agit d'une naïveté orchestrée qui est mise à nu par le regard rétrospectif du je narrateur adulte, contextualisant ses propres pensées et émotions de l'époque.⁴⁰ Un exemple évocateur est la scène où Raj, en voyant pour la première fois les Juifs emprisonnés, s'étonne que ces Blancs se trouvent également en si mauvais état.⁴¹ Ici, le regard enfantin dévoile

³⁸ Voir Emmanuel B. Jean-François, 'L'Expérience de la violence dans le roman mauricien francophone de la nouvelle génération', *International Journal of Francophone Studies*, 13,3-4 (2010), 513-29; et Vina Tirven-Gadum, 'Le Dernier Frère de Nathacha Appanah: l'internement des Juifs à la prison de Beau-Bassin, à l'île Maurice', *Voix plurielles*, 9,1 (2012), 220-33 (p. 220).

³⁹ Voir Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo, "'On n'entend pas toutes les voix en même temps dans la même histoire" ou la déconstruction des illusions nationales dans deux romans mauriciens francophones', *Revue Silence*, 21 janvier 2011, <http://www.revue-silence.com/f/index.php?sp=comm&comm_id=33> [consulté le 4 janvier 2021]; et Tirven-Gadum, 'Le Dernier Frère', p. 220. Un autre texte mauricien qui aborde le sujet: Alain Gordon-Gentil, *Le Voyage de Delcourt* (Paris: Juilliard, 2001).

⁴⁰ Mechthild Barth, *Mit den Augen des Kindes. Narrative Inszenierungen des kindlichen Blicks im 20. Jahrhundert* (Heidelberg: Winter, 2009), pp. 24, 28.

⁴¹ Nathacha Appanah, *Le Dernier Frère* (Paris: Éditions de l'Olivier, 2007), p. 54; dorénavant abrégé DF.

implicitement le racisme vécu par le sujet colonisé et l'inégalité implémentée par la structure sociale coloniale. En outre, c'est l'innocence du regard enfantin qui, ignorant le contexte historique de la Shoah, ose rapprocher la douleur et la perte vécues par David de sa propre expérience traumatisante d'avoir perdu ses frères.

De plus, la perspective narrative du texte entrecroise l'histoire européenne avec l'histoire des colonies. Le roman ne dénonce pas seulement les expériences infligées aux Juifs mais aborde en même temps la thématique du colonialisme qui — directement ou indirectement — est liée à l'île Maurice aux phénomènes de la pauvreté, de l'inégalité sociale, du racisme et de la violence patriarcale et domestique dont Raj, ses frères et sa mère souffraient. En conséquence, Françoise Lionnet nous fait remarquer qu'Appanah 'builds unexpected analogies by means of a descriptive language that establishes connections',⁴² entre autres à travers l'emploi du mot 'camp' (DF, p. 17), pour décrire le monde de misère de Mapou caractérisé par une exploitation coloniale qui, à son tour, a créé 'their own egregious and unjust living conditions for hundreds of thousands of indentured migrants [. . .] and their descendants'.⁴³

Finalement, la perspective mauricienne renouvelle l'histoire de l'errance juive pendant la dictature nazie en mettant à nu ce qui suit le départ forcé de l'Europe. Tel que dans le roman de Louis-Philippe Dalembert qui fait écho au destin des passagers du paquebot le *St Louis* renvoyés par le gouvernement cubain, Appanah raconte la suite d'une fuite qui ne mène pas forcément à la liberté mais à d'autres camps qui, s'ils ne sont certes pas des usines de la mort comme les structures concentrationnaires décrites par Maillet, se caractérisent néanmoins par un traitement inhumain des prisonniers qui sont, à nouveaux, subis à la discrimination et à l'oppression, et qui se voient qualifier même de 'dangereux' (DF, p. 50).

De même, *Le Dernier Frère* montre que la Shoah et ses implications ont dépassé le territoire et le contexte européens en trouvant un écho dans d'autres régions du monde. Des échos largement refoulés et oubliés par la mémoire collective de la Shoah et qui, pour cette raison, doivent être dégagés en tant que fragments manquants au discours officiel. Ce désir d'oublier des histoires marginalisées se manifeste dans un épisode du roman où le professeur de Raj, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, nie toute présence de personnes juives emprisonnées sur l'île Maurice, en disant d'un ton cynique: 'Mais il n'y a pas eu des Juifs ici. Qu'est-ce qui te prend d'inventer cela? Tu penses qu'ils sont venus d'Europe à la nage ou quoi?' (DF, p. 204).

Le fait que le texte littéraire dévoile une histoire refoulée nous mène à un point important: la littérature en tant qu'archive subversive, qui défie le discours historiographique officiel, retient ce qui est ignoré, perdu ou en désordre dans des archives 'traditionnelles'. À travers le motif de l'archive, Appanah met en lumière l'ambivalence de la mémoire collective, vu que les composantes de l'archive prédefinisent ce que le visiteur peut y (re)découvrir. Ainsi, le narrateur parle des

⁴² Françoise Lionnet, "'Dire exactement': Remembering the Interwoven Lives of Jewish Deportees and Coolie Descendants in 1940s Mauritius", in *Naufrage de mémoire*, dir. Rothberg, Sanyal et Silverman, pp. 111–35 (p. 118).

⁴³ Lionnet, 'Dire exactement', p. 119.

recherches qu'il a réalisées en tant qu'adulte dans les archives pour reconstruire sa propre histoire et celle de David (*DF*, pp. 206–11). Il décrit deux sortes d'archives qui représentent deux restrictions différentes à la mémoire collective du passé. D'un côté, il y a les archives sur l'île Maurice où le désordre et la confusion règnent, ce qui met en péril la préservation des histoires archivées. Elles symbolisent le danger de l'oubli de ce qui ne fait pas partie de la mémoire officielle. En revanche, il y a les archives européennes qui sont décrites comme structurées de telle sorte qu'elles semblent présélectionner ce que l'on peut y trouver: 'une machine avec un bras automatisé a récupéré mon document, Dieu sait où [...]. [J]'avais l'impression d'être dans un zoo en train d'observer un animal dangereux pour l'homme' (*DF*, pp. 146–47). Ce bras de machine qui, quasi indépendamment, va à la recherche de documents symbolise la difficulté de dévoiler et de préserver des histoires qui divergent des interprétations imposées par l'archive elle-même. Dans *Le Dernier Frère*, c'est l'individu qui tient tête à ces histoires imposées et qui fouille dans les archives et autres sources de savoir, comme les journaux, pour découvrir des histoires cachées qui l'aident à compléter son savoir fragmenté du passé, résultat tant de la conscience enfantine que du refoulement de l'histoire des Juifs de Beau-Bassin et de la mémoire collective officielle.

Ainsi, le texte littéraire peut s'opposer à la mémoire institutionnalisée en tant qu'espace qui permet à d'autres histoires de s'exprimer contredisant ou complétant la version officielle; des histoires qui, vraisemblablement, restent même fragmentaires, contradictoires ou floues. Ainsi, Raj demande: 'Quand et comment [...] les] parents [de David] étaient-ils morts? Qui l'avait pris dans ses bras pour le réconforter à ce moment-là? Qui avait veillé sur lui? Je l'ignore' (*DF*, p. 211). Le narrateur ne prétend pas pouvoir raconter l'histoire véritable de David: au contraire, il interroge son statut de survivant qui n'arrivera jamais à remplacer le témoignage de celui dont la voix est perdue à jamais. Quoiqu'il mette en cause l'authenticité d'un discours qui parle *sur* quelqu'un d'autre — un sujet omniprésent dans le débat postcolonial —, le texte, en fin de compte, ne laisse planer aucun doute sur la nécessité de garder tout de même le souvenir de ces histoires qui, autrement, risquent d'être oubliées.

Appanah ne laisse pas de doutes que la littérature peut s'improviser archive de silences et moyen pour dépister des histoires refoulées. Tandis que le narrateur souligne son projet de raconter le flux de souvenirs fixés par la narration à son fils, confiant la mémoire de David et des Juifs de Beau-Bassin à la prochaine génération, le texte littéraire représente également une archive pour ceux qui n'ont pas accès à ce savoir autrement. En insistant sur le contexte intime du souvenir qu'elle situe dans l'échange personnel entre père et fils,⁴⁴ Appanah dévoile des dimensions alternatives de mémoire là où la culture de mémoire officielle n'accorde guère de place à ces scènes marginalisées de la Shoah — un événement dont on trouve néanmoins des traces dans le monde entier pour peu qu'on y prête

⁴⁴ Un échange qui se situe pourtant dans le futur, hors de la narration. D'abord, le je narrateur parcourt ses souvenirs du passé tout seul (*DF*, p. 162).

attention, comme dans le cas du cimetière juif à l'île Maurice mentionné par Appanah.⁴⁵

Pareillement à Maillet, Appanah aborde également la thématique de la solidarité parmi les victimes en tant que moyen d'assimiler les expériences traumatisantes vécues que l'écrivaine lie dans la narration: 'nous étions deux enfants du malheur accolés l'un à l'autre par miracle, par accident que sais-je' (*DF*, pp. 144–45). Au centre du roman est l'entrelacement narratif de deux expériences traumatisantes différentes: d'une part, la mort brutale des frères et la violence domestique subies par Raj et sa mère, d'autre part, la persécution des Juifs en Europe vécue par David. Dans toute leur diversité, les destins des deux garçons se ressemblent néanmoins de manière frappante: des membres de leur famille leur sont arrachés de manière violente sans qu'ils sachent de façon sûre ce qui leur est arrivé, et ils sont forcés de quitter leur terre natale (*DF*, pp. 87–88). Par conséquent, la complicité entre les deux ne naît pas du même traumatisme mais de l'expérience commune de la solitude des survivants qui, selon Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo, 's'unissent et se reconnaissent dans la fraternité de leur misère' ou qui, pour utiliser les propos du je narrateur, 's'accompagnent dans la tristesse' (*DF*, p. 65).⁴⁶ Ainsi, le texte n'est pas seulement une histoire d'expériences traumatiques mais en même temps une histoire d'amitié. La narration fait converger leurs souffrances et tristesses, les larmes de l'un font écho aux pleurs de l'autre comme c'est le cas lors de leur première rencontre: 'j'ai pleuré, comme lui [David] à quelques mètres de moi' (*DF*, p. 58).

Si nous suivons le raisonnement de Dori Laub, qui affirme que toute narration d'expériences traumatisantes a besoin d'interlocuteur pour devenir témoignage, les deux garçons projettent l'un sur l'autre leurs pertes respectives.⁴⁷ Leur amitié et leurs vagabondages représentent un espace protégé qui leur permet de dire ce qui échappe à leur compréhension et ce qui leur semble, au fond, indicible (*DF*, pp. 87–88, 155–56). Dans la complicité de la perte, ils trouvent un réconfort mutuel:

David, orphelin, exilé, déporté, emprisonné, atteint de la malaria et de dysenterie, m'a réconforté. Il a approché sa tête de la mienne et aujourd'hui, encore, [...] il me semble sentir ses boucles douces. J'ai sûrement oublié plein de choses [...] mais ces boucles d'or et leur toucher de soie m'appartiennent pour l'éternité. (*DF*, p. 88)

Un réconfort qui, dorénavant, atténue le chagrin de Raj: 'il y avait cet espoir nouveau, la promesse d'une vie moins solitaire et le lien qui s'était créé entre David et moi' (*DF*, p. 96).

De plus, cette complicité des enfants traumatisés semble leur permettre de rétablir l'innocence enfantine perdue, une innocence qui se traduit dans le motif du

⁴⁵ Dalember évoque une situation de témoignage analogue, comme nous le montrerons ci-dessous dans notre analyse d'*Avant que les ombres s'effacent*.

⁴⁶ Magdelaine-Andrianjafitrimo, 'On n'entend pas toutes les voix', para. 5.

⁴⁷ Dori Laub, 'Zeugnis ablegen oder Die Schwierigkeit des Zuhörens', in *Niemand zeugt für den Zeugen. Erinnerungskultur und historische Verantwortung nach der Shoah*, dir. Ulrich Baer (Frankfurt a.M.: Suhrkamp, 2000), pp. 68–83 (p. 68).

jeu de ‘faire l’avion’, qui apparaît plusieurs fois dans la narration et qui fait résonner la relation de tendresse entre Raj et ses frères — symbole d’un bonheur fuyant qui ‘était [. . .] notre langue fraternelle’ (DF, p. 84). L’épisode où, sous le manteau de la nuit, Raj et David se glissent de l’infirmierie de la prison où Raj est hospitalisé après que son père l’a battu violemment, est révélatrice dans ce contexte: ces moments nocturnes dissimulent leurs souffrances quotidiennes et leur permettent de ‘juste laisser trembler de joie notre corps’ (DF, p. 84). Cependant, ce sont les commentaires du narrateur qui détruisent l’atmosphère paisible évoquée par cette description et qui nous rappellent que l’illusion du bonheur est éphémère: ‘Évidemment, nous n’étions que des enfants pour nous croire libre parce qu’il faisait nuit et que nous ne voyions pas le mur et les barbelés’ (DF, p. 85). Si nous continuons à lire le passage cité ci-dessus, la fragilité du bonheur retrouvé se trahit: ‘je me croyais capable de le sauver de la prison, de le garder auprès de moi comme on garde un frère aimé, je pensais pouvoir effacer un peu le chagrin de ma mère en lui amenant un autre fils’ (DF, pp. 144–45). Ces propos laissent transparaître ce que le je narrateur verbalise plus tard: l’ambivalence de la relation entre Raj et David. D’un côté, ce dernier est un simple substitut pour les frères perdus, un compagnon qui reconforte Raj dans son espoir de revoir ses frères morts et qui se sacrifie pour cette quête vaine (DF, p. 170). Mais, de l’autre, David se transforme en même temps en un quatrième frère. Ainsi, le narrateur affirme à la fin: ‘Quand je fermais les yeux, Anil, Vinod, David et moi formions une fratrie indivisible’ (DF, p. 201).

L’ambivalence de cette amitié engendre, de nouveau, un sentiment de culpabilité chez celui qui a survécu:

Il faut me pardonner. [. . .] Je voudrais dire *exactement* ce qui s’est passé, [. . .] je voudrais le mettre [David], enfin, lui, au centre de cette histoire, qu’il soit un individu, qu’il ait la place de dire son chagrin, sa douleur. (DF, p. 171)

Cette citation est centrale car elle souligne la nécessité de raconter l’histoire de ceux qui ne sont plus capables de le faire eux-mêmes, leur reconnaissant le statut de sujet de leur propre histoire sans les soumettre aux finalités d’autrui. Indirectement, le fait que David se subordonne aux besoins de Raj dévoile aussi la puissance destructrice de la Shoah qui a dépouillé David de toute force vitale, car il ne se subordonne guère par altruisme mais

il n’avait [. . .] jamais appris à penser à lui et [. . .] il avait été soufflé par tant de morts, par tant de malheur, que son corps, son cœur, sa tête n’existaient plus. Il traversait la vie comme s’il savait que ce qui était arrivé aux siens le rattraperait [. . .]. (DF, p. 172)

Mais bien que Raj n’ait pas pu sauver David, leur amitié l’aide à se sauver lui-même, à ne pas être rattrapé lui aussi par ce qui est arrivé aux siens. La confrontation avec l’histoire de David et des Juifs de Beau Bassin l’aide à maîtriser la rage qui lui permettait de s’aveugler sur ses souvenirs et qui lui rappelle la colère de son père violent. Il triomphe de cette rage en évoquant dans sa mémoire cette relation de tendresse qui caractérisait tant son amitié avec David que les rapports avec ses frères et qui, par la suite, se répète dans la relation entre le je narrateur et

son propre fils. Un fils qui, pareil à David dans le passé, lui sert d'interlocuteur dans le présent, interlocuteur à l'aide duquel le narrateur pourra, à nouveau, affronter ce qui le hante toujours.

'Avant que les ombres s'effacent' de Louis-Philippe Dalembert et l'*odyssée transatlantique juive*

De la même manière que les deux exemples précédents, *Avant que les ombres s'effacent* (2017), roman publié par l'auteur haïtien Louis-Philippe Dalembert, crée une situation de communication puisque le protagoniste, le docteur Ruben Schwarzberg, un homme d'origine polonaise et juive, raconte ses propres souvenirs traumatisants à sa petite-cousine arrivée en Haïti après le séisme de 2010. Le roman affirme le devoir individuel de se souvenir pour témoigner pour ceux qui ne le peuvent plus. Pourtant, le narrateur ne témoigne pas seulement du destin des Juifs persécutés par les nazis, mais de l'histoire haïtienne — une histoire qui est représentée par Dalembert en tant qu'histoire de résistance contre toute forme d'oppression et de racisme en ne dégageant pas seulement la portée historique de la Révolution haïtienne, mais aussi l'engagement d'Haïti et des Haïtiens dans le sauvetage des Juifs comme acte de solidarité parmi ceux qui sont opprimés.

Dalembert, né en 1962 à Port-au-Prince, est un des auteurs haïtiens les plus connus de nos jours. Continuel voyageur qui a vécu dans différents pays, l'errance et la migration représentent également deux sujets principaux dans son œuvre. Tandis que ses textes antérieurs se penchaient particulièrement sur le contexte haïtien, *Avant que les ombres s'effacent* et ses autres romans plus récents — *Noires blessures* (2011), *Ballade d'un amour inachevé* (2013) et *Mur Méditerranée* (2019) — se focalisent sur des histoires croisées qui relient Haïti et l'histoire mondiale à travers des sujets comme la critique de l'aide au développement international, les tremblements de terre survenus aux Caraïbes et en Europe, les mouvements migratoires en Méditerranée ou Haïti dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale.

Dans *Avant que les ombres s'effacent* — un roman qui aborde des questions graves mais, selon Dalembert, avec une certaine légèreté et une pointe d'ironie⁴⁸ — l'écrivain croise l'histoire haïtienne et celle de la Seconde Guerre mondiale en se fondant sur le destin du docteur juif Ruben Schwarzberg. Celui-ci — pareil à d'autres membres de sa famille qui se dispersent dans le monde entier (Palestine, États-Unis, Cuba) — erre à travers l'Europe fuyant la dictature nazie. Passant par l'Allemagne et la France, il est interné dans le camp concentrationnaire de Buchenwald et tente de s'enfuir à bord du paquebot le *St Louis* à qui le gouvernement de Cuba (et ensuite ceux d'autres pays) refuse l'amarrage — un épisode historique également abordé récemment par les auteurs cubains et cubano-américains Leonardo Paduras (*Herejes*, 2013) et Armando Lucas Correa (*La niña alemana*, 2016). Ces errances du docteur ne cessent que quand il réussit à obtenir la nationalité haïtienne à Paris et, par la suite, arrive à Port-au-Prince où il s'installe et passe le reste de sa vie en tant que médecin respecté par la communauté haïtienne.

⁴⁸ Librairie Mollat, 'Louis-Philippe Dalembert — *Avant que les ombres s'effacent*', 15 octobre 2017, <<https://www.youtube.com/watch?v=MURZJv7xhls>> [consulté le 4 janvier 2021].

À la différence de textes comme *L'Étoile noire* de Maillot ou *Le Dernier Frère* d'Appannah qui se focalisent sur l'expérience concentrationnaire en Europe ainsi que hors Europe, le roman de Dalembert met en avant l'expérience juive du déplacement et de l'errance sous le régime nazi, expérience qu'il range en même temps dans une continuité historique en parlant des 'héritiers d'un peuple habitué à marcher depuis la nuit des siècles'.⁴⁹

Le fait que l'errance du docteur Schwarzberg soit racontée par un narrateur hétérodiégétique à la troisième personne surprend au premier abord puisque ces événements s'inscrivent dans une sorte de récit-cadre où le protagoniste, déjà avancé en âge, raconte rétrospectivement à Deborah, la petite-fille de sa tante Ruth, l'histoire de cette vie dont il n'a jamais révélé les détails à sa famille jusqu'à présent. Deborah, faisant partie d'un contingent israélien de médecins et secouristes, arrive en Haïti en 2010 juste après le séisme et se met en contact avec le docteur Schwarzberg. Ce récit-cadre interrompt la trame principale à deux points du roman par des chapitres intercalés qui portent le titre emblématique 'répît': le premier quand le protagoniste tente pour la première fois de quitter l'Europe à bord du paquebot le *St Louis* mais y échoue, et le second quand il réussit enfin et quitte la France pour s'installer en Haïti.

Les souvenirs de cette histoire que, comme le dit le narrateur, le protagoniste 'pensait avoir laissé[e] [. . .] derrière lui' (*AO*, p. 117), ressurgissent à un moment où celui-ci se trouve face à sa petite-cousine qui, symbolisant la famille disséminée dans le monde entier, déclenche des mémoires d'enfance et de la tante Ruth. De plus, il s'agit d'un moment où le protagoniste est, à nouveau, survivant d'expériences traumatiques: autrefois survivant de la Shoah, maintenant du séisme (*AO*, pp. 200–01). Dans ce contexte, le roman dégage l'ambivalence de la mémoire des événements traumatiques en confirmant les efforts du survivant pour refouler ces souvenirs, tout en insistant sur la responsabilité d'en témoigner aux générations suivantes. Ainsi, Deborah signale que 'cette histoire [. . .] n'était pas que la sienne, mais celle aussi de la famille de tous ces rescapés qui n'avaient pas su, ou pas voulu, la raconter, celle des millions de disparus anonymes' (*AO*, p. 201).

Tandis que cette nécessité de témoigner de ce qui est souvent qualifié d'indicible est emblématique de la narration — fictive ou testimoniale — de la Shoah, le témoignage du docteur Schwarzberg introduit une perspective différente: ce sont les croisements des histoires et la critique d'une historiographie eurocentriste. Ici, le roman suit le raisonnement de l'anthropologue haïtien Michel-Rolph Trouillot qui dégage le rapport entre histoire/historiographie et pouvoir en affirmant que 'the production of historical narratives involves the uneven contribution of competing groups and individuals who have unequal access to the means for such production'.⁵⁰ Selon Trouillot, cela soutient une historiographie unidirectionnelle et eurocentriste qui réduit au silence les autres histoires comme celle de la Révolution haïtienne, dont la valeur et la portée sont banalisées et minimisées par

⁴⁹ Louis-Philippe Dalembert, *Avant que les ombres s'effacent* (Paris: Sabine Wespieser, 2017), pp. 32–33; dorénavant abrégé *AO*.

⁵⁰ Michel-Rolph Trouillot, *Silencing the Past: Power and the Production of History* (Boston, MA: Beacon, 1995), p. xix.

un discours hégémonique occidental. De même, le narrateur du ‘répit’ souligne que le docteur Schwarzberg ne révèle pas seulement son histoire à sa petite-cousine pour honorer les victimes qui n’ont pas survécu à l’horreur de la dictature nazie: son récit vise également à mettre en lumière l’engagement d’Haïti et des Haïtiens dans le contexte du sauvetage des personnes juives persécutées par les Nazis.

Dans un premier temps, le protagoniste, à maintes reprises, croise le chemin de personnages haïtiens qui, quelle que soit leur propre situation, lui tendent la main pour l’aider à fuir et créent, de cette manière, un contrepoids à l’inhumanité des Nazis. Parmi eux, les deux diplomates haïtiens qui sauvent Ruben et son père pendant le pogrom contre les Juifs dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938; Johnny l’Américain, le codétenu de Ruben dans le camp de concentration qui l’aide à s’en sortir et dont le personnage, en passant, fait entrer en jeu le sujet des prisonniers noirs dans les camps; ou la communauté haïtienne à Paris qui aide le protagoniste à obtenir la nationalité haïtienne et qui intervient en sa faveur quand il est arrêté en tant que prétendu espion allemand. Dans son roman, Dalembert se fonde sur des découvertes d’historiens qui ont essayé de reconstruire les destins individuels de témoins noirs de l’époque. Des destins qu’il fait redécouvrir à travers leur fictionnalisation comme celui de Jean Marcel Nicholas, alias Johnny Nicholas, qui a inspiré le personnage fictif de Johnny l’Américain.⁵¹ Par ailleurs, ce n’est pas seulement Dalembert qui s’approprie ces modèles historiques, mais aussi Michèle Maillet dans *L’Étoile noire* qui a créé plusieurs personnages à l’exemple des figures historiques mentionnées dans des sources historiques (EN, pp. 227–30).

Dans un deuxième temps, à travers un récit fictif, Dalembert vise à dévoiler le rôle oublié ou plutôt méconnu d’Haïti en tant qu’acteur de l’histoire mondiale dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah.⁵² Dalembert critique ainsi l’historiographie occidentale qui n’envisage les prétendues ‘périphéries’ que par rapport au soi-disant ‘centre’, mais qui n’en ignore pas moins les répercussions de l’histoire non-occidentale en Occident. À cet égard, Dalembert nous rappelle que l’histoire européenne ne peut guère être racontée sans le Sud global. Déjà dans le prologue, Dalembert précise que les histoires d’Haïti et de l’Europe n’ont pas cessé de se croiser après l’indépendance de la Première République aux Caraïbes et évoque la déclaration de guerre du président haïtien à l’Allemagne:

Il s’agissait cette fois de faire gober sa suffisance à Herr Hitler et, au passage, de voler au secours des malheureux Israélites. Premier pays de l’Histoire contemporaine à avoir aboli les armes à la main l’esclavage sur son sol, le tout jeune État avait décidé lors, pour en finir une bonne fois avec la notion ridicule de race, que les êtres humains étaient tous des nègres, foutre! (AO, p. 11).

⁵¹ Voir David C. Smith et Hugh W. McCann, *The Search for Johnny Nicholas. The Secret of Nazi Prisoner No. 44451* ([Michigan]: Arbor Cove Press, 2011).

⁵² Voir Muriel Steinmetz, ‘Roman: Haïti, terre d’asile durant la Seconde Guerre mondiale’, *L’Humanité*, 27 juillet 2017, <<https://www.humanite.fr/roman-haiti-terre-dasile-durant-la-seconde-guerre-mondiale-639452>> [consulté le 4 janvier 2021].

Sous couvert du ton ironique qui caractérise cette citation — autant que le prologue entier et le roman en général —, Dalember introduit des faits historiques comme l’offre de sauf-conduit ou de nationalisation pour des Juifs qui veulent s’enfuir en Haïti, des faits méconnus tant en Haïti qu’en Europe selon le même auteur.⁵³ Notons dans ce contexte que tant le docteur Schwarzberg que son interlocutrice Deborah sont des personnages auxquels la culture haïtienne est d’abord inconnue et qui ne la découvrent que progressivement. À cet égard, ils reflètent d’une certaine manière la position du lecteur qui commence à apprendre le rôle d’Haïti dans l’histoire du dix-huitième au vingtième siècle.

Dans le roman, l’engagement d’Haïti dans la Seconde Guerre mondiale est présenté comme un prolongement d’une tradition de révolte contre toute forme de racisme, qui remonte à la Révolution haïtienne et à la libération des personnes africaines soumises à l’esclavage à Saint-Domingue. Donc, dans le deuxième ‘répit’, le narrateur constate que le protagoniste ne témoigne pas seulement de son propre destin, mais aussi pour les Haïtiens puisqu’ils ont ‘réalisé la plus importante révolution du dix-neuvième siècle, mais aussi [. . .] contribué, au cours de leur histoire, à améliorer la condition humaine’ (AO, p. 201). À cet égard, le roman ne sert pas seulement à écrire l’histoire de l’Europe et de la persécution des Juifs sous une perspective haïtienne, mais tout autant à symboliquement rétablir la ‘grandeur’ du peuple haïtien (AO, p. 201) et à réécrire l’histoire d’Haïti comme histoire de résistance contre l’inhumanité de tout régime raciste.

Un intertexte mentionné à plusieurs reprises dans le roman joue un rôle important dans ce contexte. Ou bien, comme nous pouvons le lire dans le deuxième ‘répit’, ‘[c]’était par là qu’il fallait commencer’ (AO, p. 203). Il s’agit du livre primordial, *De l’égalité des races humaines* (1885), dans lequel médecin et intellectuel haïtien Anténor Firmin contredit la hiérarchisation des ‘races’ postulée dans *l’Essai sur l’inégalité des races humaines* (1853–55) d’Arthur de Gobineau et déconstruit l’idéologie raciste du colonialisme européen.⁵⁴ Par conséquent, la conquête principale de l’œuvre de Firmin consiste dans le fait qu’elle souligne ‘the absolute equality of all human collectivities beyond the contingencies of race and nationality as a foundation of a just and harmonious world order based on the peaceful coexistence of peoples in their racial and cultural diversity’.⁵⁵

Dans le roman, le texte écrit par Firmin ne donne pas seulement naissance à l’identité même du protagoniste (qui reçoit son prénom grâce à l’inspiration qu’a valu à sa sœur la lecture de Firmin): il l’accompagne aussi lors de ses errances et instaure sa relation émotionnelle avec son futur havre, Haïti. De même, l’intertexte insinue l’idée que l’idéologie nazie fait resurgir les mêmes structures de pensée racistes qui étaient déjà à la base de la violence coloniale et de l’esclavage d’Africains. Pourtant, tandis que Mailet compare la Shoah et l’esclavage explicitement,

⁵³ Librairie Mollat, ‘Louis-Philippe Dalember’.

⁵⁴ Joseph-Anténor Firmin, *De l’égalité des races humaines: anthropologie positive* (Montréal: Mémoires d’encrier, 2005); Joseph-Arthur, comte de Gobineau, *Essai sur l’inégalité des races humaines* (Paris: Belfond, 1967).

⁵⁵ Asselin Charles, ‘Race and Geopolitics in the Work of Anténor Firmin’, *The Journal of Pan African Studies*, 7.2 (2014), 68–88 (p. 70).

Dalembert ne construit pas de telles analogies directes. Toutefois, la présence de l'intertexte de Firmin dans un roman qui aborde la Shoah ouvre certainement une dimension historique de violence raciste qui fait résonner l'argument de Césaire dans le *Discours sur le colonialisme* mentionné ci-dessus, et qui rapproche l'inhumanité exercée par les colonisateurs envers les colonisés à l'inhumanité exercée par les Nazis envers les Juifs et d'autres groupes marginalisés — l'idéologie coloniale et national-socialiste ayant recours à la même hiérarchisation des 'races'.⁵⁶ Quoique non mentionnés directement, le déplacement et le génocide des Africains soumis à l'esclavage transparaissent néanmoins, sous-jacents entre les lignes du roman de Dalembert.

En même temps, l'intertexte de Firmin en tant que contre-discours à l'épistémologie raciste coloniale évoque, à nouveau, la dimension historique de la résistance d'Haïti à l'idéologie coloniale. Le fait que le roman indique une répétition de violence raciste au cours de l'histoire de la modernité occidentale est révélatrice dans ce contexte, car *Avant que les ombres s'effacent* établit une autre analogie. Dans le deuxième 'répit', le docteur Schwarzberg explique qu'il ne raconte pas uniquement son histoire pour les victimes d'autrefois, 'dont la mémoire avait déjà trouvé écho dans le monde entier' (AO, p. 201), mais pour 'les millions de réfugiés qui, aujourd'hui encore, [...] cherchent] une terre d'asile' (AO, p. 201). Si le roman représente donc une archive littéraire nous rappelant des actes de solidarité envers les Juifs à l'époque du régime nazi, nous devons le lire en même temps en tant qu'appel à tendre la main à ceux qui se retrouvent de nos jours dans une situation de détresse.

Conclusion

Pour conclure, nous pouvons identifier certaines tendances communes qui caractérisent les romans étudiés. D'abord, les textes revêtent des caractéristiques qui sont typiques de la mise en fiction de la Shoah: entre autres, la description des scènes de vie concentrationnaire — en particulier chez Maillet —, les effets du traumatisme sur les victimes, la difficulté à traduire l'horreur du génocide et à verbaliser ce qui est indicible, la précarité de la mémoire refoulée et la nécessité de la transmettre à des générations futures, le témoignage sous forme dialogique (illustré par le carnet ou par les entretiens entre les générations) en tant que révolte désespérée et précaire contre la violence subie. Pourtant, les romans étudiés mettent simultanément en question un discours qu'ils qualifient d'eurocentrique et qui exclut des voix non-occidentales, ce qui se traduit par l'entrelacement de l'histoire européenne et des histoires non-européennes à travers l'événement traumatisant de la Shoah, ainsi que par la focalisation sur des histoires jusqu'à présent marginalisées comme celles des victimes non-européennes de la terreur national-socialiste, le rôle de pays non-occidentaux dans la Seconde Guerre mondiale ou les errances des persécutés après avoir quitté l'Europe. Par le décalage de ces perspectives sur le contexte historique, les textes étudiés ne centrent plus l'histoire sur l'Europe,

⁵⁶ Césaire, *Discours sur le colonialisme*, p. 14.

mais, dans l'objectif d'une 'mémoire multidirectionnelle', provincialisent le discours européen sur la dictature nazie et (ré-)inscrivent la perspective du Sud global dans la mémoire collective de la Shoah et de la Seconde Guerre mondiale.

Ce réajustement de la perspective se manifeste aussi dans la structure mémorielle proposée par les romans: la mémoire se décentralise, elle n'a plus lieu dans un contexte officiel, mais dans l'espace intime, soit dans l'entretien personnel réel chez Dalembert, soit dans l'entretien personnel encore imaginé chez Appanah, soit sous forme du journal intime transmis aux proches chez Maillet. La mémoire ne se limite pas aux archives officielles et centralisées, mais elle a besoin d'archives alternatives qui ont le potentiel de contredire des vérités établies, des archives tant écrites (comme le texte littéraire) qu'orales (comme la mémoire communicative qui se manifeste dans le moment dialogique du témoignage personnel/intime), ce qui fait surgir des ramifications des mémoires multidirectionnelles qui font l'écho à une critique de vérités universelles et de monopoles d'interprétation.

Les textes ne mettent donc pas seulement en relation différents crimes contre l'humanité comme la Shoah, l'esclavage des Africains, le servage des travailleurs indiens et les déplacements, les errances et les souffrances qu'ils ont causées. Ils représentent aussi des narrations de révolte qui revendiquent, en grande partie, un héritage africain et/ou afrocaribéen en tant que stratégie de résilience et de résistance. Chez Maillet, cela se manifeste à travers des réminiscences de la terre natale et de la culture (afro)caribéenne comme consolation et encouragement. Chez Dalembert, cela se traduit dans l'évocation de la Révolution haïtienne comme moment libérateur du peuple haïtien qui se répète dans l'engagement d'Haïti pour les Juifs persécutés. Le texte d'Appanah, par contre, plonge dans un autre contexte historique en évoquant le destin des travailleurs indiens dans les colonies européennes suite à l'abolition progressive de la traite et de l'esclavage et aborde l'histoire de deux enfants qui s'allient dans leur révolte contre des systèmes d'oppression qui leur ont volé l'innocence de leur enfance. Ce faisant, dans les trois romans, les motifs de la communauté et de la solidarité jouent un rôle important, permettant des moments de résistance et de collectivité contre la solitude subie par la victime, pour faire ressortir des lueurs d'humanité là où règne l'inhumain — une solidarité, donc, qui relie des communautés d'ascendances différentes, au nom de tous les êtres humains qui souffrent. Ainsi, une vision dynamique de l'histoire en tant que zone de contact de différentes mémoires nous permet une vue novatrice non seulement sur le passé, mais également sur le présent, entrant fortement en résonance avec

our era of massive migrations, massive fabrication of disposable people, massive and growing inequalities, and the return of an economy of predation that rests again on the belief of infinite resources and the desire of the powerful to impose their rule.⁵⁷

⁵⁷ Vergès, 'Wandering Souls and Returning Ghosts', p. 144.